



Le démon du MIDI

Si l'avalanche de groupes rétromaniaques devient horripilante, on ne peut en dire autant de l'une de ses figures les plus prospectives, Daniel Lopatin, œuvrant sous l'impossible patronyme Oneohtrix Point Never. Après *Replica* en 2011, il récidive avec le non moins remarquable *R Plus Seven*, sur Warp.

Commençons par dissiper tout malentendu : ceux qui ont cru voir en Daniel Lopatin un chef de file de la *synth music* aux relents *kosmisch*, englué dans une nostalgie qui colle aux basques comme un chewing-gum trop mâché, se sont fourré le doigt dans l'oreille. Certes, sa musique s'abreuve à la source, celle commune à toute une génération qui a connu ses premiers émois entre les rampes de skate et les consoles Sega, la technopop et le shoegaze, le hip-hop en hoodie et la défonce à la *weed*, les cartoons sur MTV et les films d'horreur en VHS, sans même parler de ces pornos chics sur fond de Muzak jazz-funk qui ont vu s'écouler les premières gouttes de liquide séminal de millions d'adolescents. Forcément, tout cela laisse des traces sur un jeune adulte né à New York à l'orée des années 1980. Mais ce serait une erreur d'appréciation que de cantonner la musique d'OPN à une niche rétrofuturiste qui se contente de régurgiter le passé à coup d'arpeggiros vaporeux et de drones laborieux.

UNCANNY VALLEY

C'est en 2007 que Lopatin lance dans l'océan underground ses premières productions cassettes et CD-R, au coude à coude avec celles d'Emeralds, James Ferraro ou Stellar OM Source qui font déjà grand bruit. Ses accointances avec la scène *noise* par le biais du label No Fun lui confèrent bientôt une légitimité supplémentaire. Ne faisant pas mystère de ses ascendances

eighties (10cc, Art of Noise, Coil, Severed Heads, Philip Glass ou John Carpenter, pour ne citer que les plus prégnantes), la musique d'OPN tâtonne au fil d'albums sillonnant dans les labyrinthes filandreux de l'hantologie. Elle prendra pour de bon son essor avec *Returnal* en 2010, qui le voit consacré par les très exigeantes Editions Mego. Il faut dire que Lopatin a fait du chemin, transformant peu à peu ses balbutiements de synthétiseurs en compositions *ambient* d'une sidérante fluidité, évoquant un univers contingent où les objets seraient doués d'une vie propre et non modelée par l'être humain. Coulées de chrome, textures liquides et rêveries d'androïde, le musicien new-yorkais entrebâille une porte après l'autre, sans savoir à l'avance ce qui se cache derrière, ni anticiper ce qui va arriver à l'instant d'après. Avide d'expérimentations et de sonorités inédites, il semble avant tout prendre plaisir à se surprendre lui-même, à faire voler en éclats la notion même de genre musical, à tester des systèmes sans savoir avec exactitude où ces derniers vont le conduire, procurant le même effet de surprise à l'auditeur. En dépit de leur complexité structurelle, ces « chansons » sans paroles procurent un étrange enchantement poétique, esquissant ce que pourrait bien être la pop du futur, puisée au plus profond de l'*uncanny valley* et de la morphogenèse.

Ces « chansons » sans paroles procurent un étrange enchantement poétique, esquissant la pop du futur.



BIO

ONEOHTRIX POINT NEVER

Le projet audiovisuel Oneohtrix Point Never naît en 2007 sous l'impulsion de Daniel Lopatin, jeune musicien électronique installé à Brooklyn. Après avoir fait le tour des synthétiseurs pré-MIDI, il s'attache désormais à des processus d'enregistrement qui se réfèrent autant à la pop eighties, à l'*ambient* et au soft rock qu'au *noise* et au concept de langage génératif. Il collabore avec des artistes visuels tels que Robert Beatty, Nate Boyce et Jacob Ciocci.

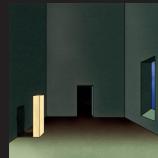
RENAISSANCE

Si la matière première de *Replica* était composée d'échantillons sonores de publicités des années 1980, segmentés et dilués dans un bouillon de synthèse à haute teneur psychoactive, celle de son nouvel album *R Plus Seven* s'avère plus difficilement discernable. De son propre aveu, « les samples de *Replica* étaient totalement arbitraires. J'avais avant tout besoin de matière sonore. J'ai opté pour des spots de pub seulement parce qu'ils étaient courts et parce qu'ils étaient facilement accessibles. C'était une démarche purement intuitive et non liée à une quelconque nostalgie ou à un fétichisme des années 1980. Si j'ai utilisé spécifiquement des pubs de cette époque et non, mettons, des années 1950, c'est pour une raison simple : c'est une période cruciale pour la musique, équivalente à la Renaissance, à travers l'utilisation de technologies entièrement nouvelles comme le synthétiseur, le sampler ou le séquenceur. J'avais besoin d'une matière sonore historiquement complexe et intéressante au niveau des textures. La sentimentalité n'a rien à voir là-

CHRONIQUE

R PLUS SEVEN

» ONEOHTRIX POINT NEVER
» WARP



Derrière une pochette tirée d'un dessin animé des années 1970 et redessinée par Robert Beatty, Lopatin poursuit ses investigations métamusicales, usant cette fois de voix artificielles comme principal matériau. La musique s'insinue au-delà du réel et se distingue par un sens de la mélodie extra-terrestre. Exogènes comme des billes de mercure et persistantes comme des *chemtrails*, ces douces modulations renvoient à un univers étrangement futuriste et teinté de mélancolie, qui évoque aussi bien le *Zoolook* de Jean-Michel Jarre que l'electronica d'oval, projetés dans un lointain futur « plus qu'humain ». JULIEN BÉCOURT

dedans. » Et de balayer dès lors toute suspicion de passéisme fastoche qui pourrait encore peser sur sa musique. Précurseur plutôt que suiveur, donc.

SOFT ROCK

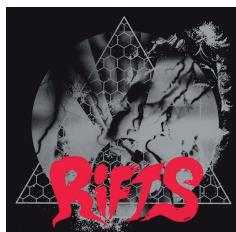
On ne peut pas en dire autant de son interlude en 2010 avec son complice Joel Ford, l'album *Channel Pressure*. Cet hommage 100 % geek aux *teen movies* et à la science-fiction de leur adolescence fait un bide tant critique que public. « C'était la première fois de notre vie qu'on décrochait un contrat pour un disque, admet-il. On a eu tout le loisir de s'éclater en studio, on s'est enfermés pendant des jours avec des sachets de *weed* pour livrer notre propre version d'un opéra rock, où on a superposé tout ce qu'on aimait : l'italo disco, le computer funk *eighties*, le soft rock FM, ce genre de trucs. C'était vraiment sans prétention. Mais quand tu es considéré comme

Lopatin prend ses valises, se propulse dans le studio de Reitzell et se retrouve cosignataire de la BO de *The Bling Ring*.

un musicien sérieux, dès que tu fais un truc fun, c'est forcément considéré comme de la merde. » C'est au même moment qu'il monte son label Software, sous-division de Mexican Summer. Et ce n'est que quelques mois après la sortie de *Replica* qu'un certain Brian Reitzell le repère et lui passe un coup de fil de L.A. Batteur du groupe glam punk Redd Kross et bras droit du groupe Air, il est aussi le compositeur attitré des bandes-son des films de Sofia Coppola. Ni une ni deux, Lopatin prend ses valises, se propulse dans le studio de Reitzell face à un Yamaha CS-80 et se retrouve cosignataire de la BO de *The Bling Ring*. Le tournant hollywoodien serait-il amorcé ? L'herbe serait-elle plus verte sur la West Coast ? Quand on lui demande ce qu'il a retiré de cette expérience, il fait preuve de prudence : « Si je devais travailler à nouveau pour le cinéma, cela dépendrait surtout du réalisateur et du directeur musical. Ma démarche est singulière, la musique

DISCOGRAPHIE SÉLECTIVE

EN QUELQUES ANNÉES, LA DISCOGRAPHIE DE DANIEL LOPATIN S'EST IMPOSÉE COMME UN MAILLON ESSENTIEL DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE MODERNE. PAR JULIEN BÉCOURT



RIFTS

NO FUN, 2009 Ce double CD est une porte d'entrée idéale vers les univers anorganiques d'OPN. Aux réminiscences sci-fi eighties de *Betrayed in the Octagon*, succèdent les iridescences aux reflets mauves de *Zones Without People*, les aubes infraterrestres de *Transmat Memories*, les tropismes tarkovskiens de *Russian Mind* et les poussières d'étoiles de *Pact Between Strangers*.



MEMORY VAGUE

ROOT STRATA, 2009 Ce DVD rarissime réunit toutes les vidéos réalisées par Lopatin *himself*. Il s'y empare de démos d'animations pour Amiga, de bouts de dessins animés samplés au ralenti, d'antiques publicités pour magnétoscopes et d'emblèmes du soft rock eighties pour les soumettre à un nouvel espace-temps. Le *Vidéodrome* de la génération YouTube?



RETURNAL

EMEGO, 2010 Avec cet album sorti sur LE label référentiel des musiques électroniques qui font chier nos voisins, Lopatin commence à prendre ses marques. Il se défait des clichés *new age* et se risque à des textures plus réches, et même à trafiquer sa propre voix sur le morceau titre. Le chaînon manquant entre Emil Cioran, Florian Hecker et... le chant des baleines?



REPLICA

MEXICAN SUMMER/SOFTWARE RECORDS, 2011 Sans doute son disque le plus narcotique à ce jour et le plus complexe à apprécier. Il s'y dessine un monde dispersé en fragments où les choses ne sont plus que le reflet d'elles-mêmes et où les technologies obsolètes refont surface pour mieux définir le futur. Prophétique en diable et drôlement envoûtant.

que je fais est pointue. Or, le cinéma exige que tu sois au service d'une idée qui n'est pas la tienne. Je ne sais pas si je saurais dealer avec ça. » Et d'ajouter, à moitié sérieux : « Mais j'aimerais beaucoup composer la bande-son d'un thriller psychologique, de préférence avec une femme en état de panique pendant 60 à 70 % du film. » Avis aux cinéastes qui auraient un tel script dans leur tiroir!

TEXT-TO-SPEECH

De retour dans son *home studio*, Lopatin fait table rase de ses méthodes habituelles et cherche alors à composer en repartant de zéro. Un processus qui le place face à ses propres limites et l'oblige à marcher en crabe. « Sur *Replica*, les samples dictaient les mélodies, et non l'inverse. Avec *R Plus Seven*, il n'y avait rien, que dalle. J'ai cherché au début à composer de manière plus traditionnelle, mais ça me tétonnait, car quand tu cherches à aller directement de la pensée à l'expression sans être un musicien de formation classique, tu réalisas très vite qu'il existe une barrière qui sépare ce que tu veux faire de ce que tu sais faire. Or, c'est précisément cela que je trouve excitant. Les obstacles, les interruptions et l'incapacité de compléter quelque chose m'ont renvoyé à des idées sémiotiques, à des bribes de langage qui forment le noyau du disque. » Ces chœurs artificiels enivrants produits en MIDI et qui parcourent l'album, ces syllabes ou ces mots rendus méconnaissables – hormis le distinctif « cliché » sur le titre *Americans* – proviennent du jeu vidéo *Moonbase Alpha*, qui emploie un programme de Text-to-Speech (TTS) développé par la Nasa, et auquel il soumet ses propres scripts, avant de les connecter à un clavier MIDI pour en varier les intonations et les distordre. Un processus ludique

Il y a chez lui ce même détachement ontologique, cette même volonté de définir les règles d'un jeu abstrait.

qu'il met en parallèle avec les jeux textométriques élaborés par l'OuLiPo, ce mouvement littéraire des années 1960 dont Pérec, Calvino ou Queneau furent les plus illustres ambassadeurs. Il y a chez Lopatin ce même détachement ontologique, cette même volonté de définir les règles d'un jeu abstrait qu'il juge tout aussi important que la musique en elle-même (« C'est comme du sexe pour le cerveau »), et qu'il pourrait bien développer à l'avenir sous forme d'installations sonores.

EMPREINTES

Et lorsqu'il revendique un peu crânement l'empreinte de James Joyce (« Je cherche à planter un couteau dans la musique comme il a planté un couteau dans le langage »), du philosophe Manuel de Landa (« Le réalisme spéculatif et toute cette école de pensée me captivent »), ou encore du plasticien sonore Mark Fell (« Dès que je me mets à délirer sur une idée, je m'aperçois que Mark Fell l'a déjà eue avant moi »), il s'empresse aussitôt de dégonfler la baudruche. « Je ne suis qu'un étudiant de pacotille à côté de tels génies, dit-il, un peu goguenard sur les bords. Warhol disait : "Je ne lis pas, je ne regarde que les images", moi je pourrais dire : "Je ne lis pas, je me contente de Wikipedia" » Savant mélange d'intelligence et de coolitude distanciée, Daniel Lopatin est décidément un garçon bien ancré dans son époque. ■